

**Un malheureux typographe qui a défiguré le troisième vers de ma pièce intitulée: "Un combat avec ma muse."**

Le diable en sa malice  
Envieux d'un auteur,  
Pour faire son supplice  
Fit le compositeur.  
Dans une seule strophe  
Cet homme à l'air osé  
Fait fi de l'apostrophe,  
En o tourne nos e,  
Et pour finir plus vite  
Son travail ennuyeux  
Sa main complice évite  
Le mot le plus heureux.  
Sans pitié pour la muse  
Qu'on vient de lui livrer,  
Avec joie il s'amuse  
A la défigurer.  
Amateur de coquilles,  
Homme au goût dépravé,  
Dans nos chères chevilles  
Il en jette à son gré.  
Si l'auteur se récrie  
L'infâme s'en défend.  
Nommez-m'en, je vous prie,  
Un seul qui se repent !  
Ce qu'il a fait la veille  
Il le fera demain ;  
Le monstre n'a d'oreille  
Que pour son noir dessein.  
De ma tête lassée  
Le malheureux a fait  
Une tête cassée  
Pour créer plus d'effet !  
Sans vouloir en médire  
Ni le calomnier  
De moi je le vois rire  
Au fond de l'atelier,  
Et je l'entends me dire  
De son ton solennel,  
Que trop pressé d'écrire  
J'ai mal formé mon L.  
La chose est bien possible,  
Attendu que j'écris  
D'une main peu lisible  
Mes pâles manuscrits.  
N'importe ! j'ai la preuve  
Qu'un auteur doit prévoir  
Que la plus rude épreuve  
Est de n'en pas avoir !

M. J.-A. POISSON.

Arthabaska, 19 février 1880.

## LE MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

Un an s'écoula, puis un triste jour vint où lord Kysington fit appeler Eva Meredith, et lui faisant signe de s'asseoir près de son fauteuil : — Ecoutez-moi, madame, dit-il, écoutez-moi avec courage. Je veux agir loyalement envers vous et ne vous rien cacher, je suis vieux et malade, il faut m'occuper de mes affaires. Elles sont tristes et pour vous et pour moi ; je ne vous parlerai pas de mon ressentiment lors du mariage de mon fils. Votre malheur m'a désarmé, je vous ai appelé vers moi, et j'ai désiré voir et aimer votre fils William, l'héritier de ma fortune, le jeune homme sur lequel se baissaient tous mes rêves d'avenir et d'ambition.

— Hélas ! madame, la destinée fut cruelle envers nous ! La veuve et le fils de mon fils auront tout ce qui peut assurer une existence honorable ; mais, maître d'une fortune que moi seule ai acquise, j'adopte mon neveu, et c'est lui que je regarderai désormais comme mon unique héritier. Je retourne à Londres pour surveiller mes affaires ; suivez-moi, madame, ma maison est la vôtre, je vous y verrai avec plaisir.

Eva (elle me l'a dit depuis) sentit en elle, pour la première fois, le courage remplacé par l'abattement. Elle eut la force que donne une noble fierté : elle releva la tête, et, si son front n'avait pas l'orgueil de celui de lady Mary, il avait au moins la dignité du malheur.

— Partez, milord, répondit-elle, partez, je ne vous suivrai pas. Je n'irai pas être témoin de la déchéance de mon fils ! Vous vous êtes bien hâté, milord, de condamner pour toujours ! Que sait-on de l'avenir ! Vous avez bien vite désespéré de la miséricorde de Dieu !

— L'avenir ! reprit lord J. Kysington, à mon âge, il est tout entier dans le jour qui s'écoule. Si je veux agir, il faut que j'agisse le matin sans même attendre le soir.

— Faites donc comme vous l'entendez, répondit Eva. Je retourne dans ma demeure où j'ai été heureuse près de mon mari, j'y retourne avec votre petit-fils, lord William Kysington ; ce nom, son seul héritage, il le gardera, et le monde, dit-il ne connaît ce nom qu'en le lisant sur son tombeau, votre nom, milord, est le nom de mon fils.

Huit jours après, Eva Meredith descendait le grand escalier de l'hôtel, tenant encore, comme lorsqu'elle entra dans cette fatale maison, son fils par la main. Lady Mary était un peu en arrière d'elle, quelques marches plus haut qu'elle ; de nombreux domestiques, tristement silencieux, regardaient et regrettaient la douce maîtresse chassée du toit paternel.

En quittant cette demeure, Eva Meredith quittait les seuls êtres qu'elle connaît sur la terre, les seuls dont elle eût le droit de réclamer la pitié ; le monde s'ouvrait devant elle, immense et vide : c'était Agar partant pour le désert.

— C'est horrible, docteur ! s'écrièrent les auditeurs du médecin du village ; y a-t-il des vies si complètement malheureuses ? Quoi ! vous avez vu vous-même ?

— J'ai vu, mais je ne vous ai pas tout dit, répondit le Dr Barnabé. Laissez-moi achever.

Peu de temps après le départ d'Eva Meredith, lord J. Kysington se mit en route pour Londres. Me trouvant libre, je renouai à tout nouveau désir de m'instruire : j'avais assez de science pour mon village. J'y revins en toute hâte.

Nous voilà donc encore dans cette petite maison blanche, réunis comme avant cette absence de deux années ; mais que le temps qui venait de s'écouler avait augmenté la grandeur du malheur ! nul n'osait parler de l'avenir, ce moment inconnu dont nous avons tous tant besoin, et sans lequel le jour présent passe, s'il est heureux, en ne donnant qu'un bonheur trop faible ; s'il est triste, en laissant le malheur trop grand.

Jamais je ne vis une douleur plus noble dans sa simplicité, plus calme dans sa force que celle d'Eva Meredith. Elle priait encore le Dieu qui la frappait. Dieu, pour elle, c'était celui qui peut l'impossible, celui près duquel on recommence l'espérance, quand les espérances de la terre sont éteintes. Son regard, ce regard plein de foi, qui m'avait déjà si vivement frappé, s'arrêtait sur le front de son enfant comme pour y attendre la venue de l'âme qu'elle appelait par ses prières. Je ne saurais vous peindre la courageuse patience de cette mère parlant à son fils, qui écoutait sans comprendre. Je ne saurais vous dire tous les trésors d'amour, de pensées, de récit ingénieux qu'elle jeta à cette intelligence fermée, qui répétait, comme un écho, les derniers mots du doux langage qu'on lui parlait ; elle lui expliquait le ciel, Dieu, les anges ; cherchant à le faire prier, elle joignait ses mains, mais elle ne pouvait lui faire lever les yeux vers le ciel.

Elle essaya, sous toutes les formes possibles, les premières leçons de l'enfance ; elle lisait à son fils, lui parlait, occupait ses yeux par des images ; elle demandait à la musique d'autres sons que les paroles.

Un jour même, faisant un horrible effort, elle raconta à William la mort de son père ; elle espérait, attendait une larme. Ce matin-là, son enfant s'endormit pendant qu'elle lui parlait encore ; des larmes furent versées, mais ce fut des yeux d'Eva Meredith qu'elles tombèrent.

Elle s'épuisait ainsi en vains efforts, en lutte persévérante ; elle travaillait pour pouvoir continuer à espérer ; mais aux yeux de William, les images n'étaient que des couleurs ; à ses oreilles, les paroles n'étaient que du bruit. Cet enfant, cependant, grandissait et devenait d'une beauté merveilleuse. Si on ne l'eût vu qu'un instant, on aurait appelé du calme l'immobilité de sa physionomie ; mais ce calme prolongé, continu, cette absence de tout chagrin, de toutes larmes, avait sur nous un étrange et triste effet. Ah ! il faut que souffrir soit bien inhérent à notre nature, puisque l'éternel sourire de William faisait dire à tout le monde : "Le pauvre idiot."

Les mères ne savent pas le bonheur qui se cache dans les pleurs de leur enfant. Une larme, c'est un regret, un désir, une crainte ; c'est l'existence enfin qui commence à être comprise ! Hélas ! William était content de tout. Il semblait le long du jour dormir les yeux ouverts ; il n'allait pas plus vite, il ne se retournait pas ; il ne fuyait nul danger ; il n'avait jamais d'ennui, d'impatience, de colère. S'il ne savait pas obéir aux paroles qu'on lui disait, il obéissait du moins à la main qui le conduisait. Dans cette nature privée de toute lumière, il ne restait qu'un instinct : il connaissait sa mère, il l'aimait même. Il se plaisait à s'appuyer sur ses genoux, sur son épaule ; il l'embrassait. Quand je le tenais longtemps éloigné d'elle, une sorte d'auxiété de mouvement se manifestait en lui. Je le ramenais près de sa mère, il ne montrait aucune joie ; seulement, il devenait tranquille. Cette tendresse, cette faible lueur du cœur de William, c'était la vie d'Eva. C'est là qu'elle avait trouvé la force d'essayer, d'espérer, d'attendre. Si ses paroles n'étaient pas comprises, ses baisers du moins l'étaient ! Que de fois elle prit entre ses mains la tête de son fils et baisa, baisa longtemps le front de William, comme si elle eût espéré que son amour embraserait cette âme muette et glacée ! Que de fois elle attendit un miracle en serrant son fils dans ses bras, en mettant le cœur tranquille de William sur son cœur brûlant !

Souvent elle s'oubliait le soir dans l'église du village (Eva Meredith était d'une famille catholique). A genoux sur la pierre, devant l'autel de la Vierge, à la statue de marbre de Marie tenant son enfant dans ses bras, elle disait :

— O Vierge ! mon fils est inanimé comme cette image du tien ! demande à Dieu une âme pour mon enfant !

Elle faisait la charité à tous les enfants pauvres du village, leur donnant du pain, des vêtements, en disant : "Priez pour lui !" Elle consolait les mères qui souffraient, dans le secret espoir que la consolation viendrait aussi pour elle. Elle ne laissait aucune larme couler des yeux des autres, afin de pouvoir croire qu'elle cesserait aussi de pleurer. Dans tout ce pays, elle fut aimée, bénie et vénérée ; elle le savait, et offrait doucement au ciel, non avec orgueil, mais avec confiance, les bénédictions

des malheureux, pour obtenir la grâce de son fils. Elle aimait à regarder William dormir ; alors elle le voyait beau et semblable aux autres enfants ; elle oubliait un instant, une seconde peut-être, et devant ces traits réguliers, cette chevelure dorée, ces longs cils qui jetaient leur ombre sur la joue rosée de William, elle était mère encore presque avec joie, presque avec orgueil. Dieu a des moments de miséricorde même envers ceux qu'il a condamnés à souffrir.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de l'enfance de William. Il atteignit huit ans. Alors s'opéra en Eva Meredith un triste changement, qui ne put échapper à mes regards attentifs ; elle cessa d'espérer, soit que la taille déjà élevée de son fils rendit plus frappant le manque d'intelligence, soit que, comme un ouvrier qui, ayant travaillé tout le jour, succombe le soir à la fatigue, l'âme d'Eva parut renoncer à la tâche entreprise et retomber avec accablement sur elle-même, ne demandant plus au ciel que la résignation. Elle laissa les livres, les gravures, la musique, tous les moyens enfin qu'elle avait appelés à son secours ; elle devint abattue et silencieuse, seulement, si cela était possible, elle fut plus tendre encore pour son fils. Quand elle cessa de croire qu'elle lui rendrait les chances d'aller dans le monde, de se faire des amis, d'acquiescer une position, elle sentit en même temps que son enfant n'avait plus qu'elle sur la terre ; elle demanda à son cœur un miracle, celui d'augmenter l'amour qu'elle lui portait déjà. Cette femme devint l'esclave, la servante de son fils ; toute son âme ne songea plus qu'à le préserver d'une souffrance, d'une gêne quelconque. Si un rayon de soleil frappait le front de William, elle se levait, inclinait le rideau, amenait l'ombre au lieu du jour trop vif qui avait fait baisser les yeux de son enfant. Si elle se sentait atteinte par le froid, c'était à William qu'elle portait un vêtement plus chaud ; si elle avait faim, c'était pour William qu'elle allait cueillir les fruits du jardin ; si elle se sentait fatiguée, c'était à lui qu'elle avançait le grand fauteuil et les coussins moelleux ; enfin elle s'écouait vivre pour deviner les sensations de la vie de son fils. C'était encore de l'activité, ce n'était plus de l'espérance.

Mais William atteignit onze ans : alors commença une dernière phase de l'existence d'Eva Meredith. William prodigieusement grand et fort pour son âge, cessa d'avoir besoin de ses soins de chaque instant qu'on donne aux premières années de la vie, ce n'était plus l'enfant qui s'endormait sur les genoux de sa mère ; il se promenait seul dans l'enceinte du jardin, il montait à cheval avec moi, il me suivait volontiers dans mes courses de montagnes ; enfin l'oiseau quoique privé d'ailes, quittait son nid.

Le malheur de William n'avait rien d'effrayant ni de pénible à voir. C'était un jeune garçon beau comme le jour, silencieux, calme comme on ne l'est pas sur cette terre, dont le regard n'exprimait rien que le repos, dont la bouche ne savait que sourire ; il n'était ni gauche, ni disgracieux, ni importun ; c'était une âme qui dormait à côté de la vôtre, n'avant nulle question, nulle réponse à vous faire ; M. ne Meredith n'eut plus pour occuper sa douleur, cette activité de la mère qui est encore restée nourrice : elle revint s'asseoir près de cette fenêtre d'où elle voyait le hamac et le clocher de l'église, à cette même place où elle avait tant pleuré son premier William. Sa figure pâle se tournait vers l'air extérieur, comme pour demander au vent qui soufflait dans les arbres de donner aussi un peu de fraîcheur à son front ; ses bras, allongés à ses côtés, s'inclinaient sans force, comme des bras oisifs ou fatigués qui n'ont plus rien à faire sur cette terre.

L'espérance, les soins à donner, tout lui manqua successivement ; elle n'avait plus qu'à veiller de loin, le jour et la nuit, comme la lampe qui brûle toujours sous la voûte de l'église.

Mais ses forces étaient épuisées. Au milieu de cette douleur revenue à son point de départ, le silence et l'immobilité, après avoir vainement essayé l'effort, avaient détruit le courage, l'espérance. Eva Meredith tomba en consomption. En dépit des ressources de mon art, je la vis maigrir et s'affaiblir. On porter le remède quand c'est l'âme qui est atteinte !

Pauvre étrangère ! elle aurait eu besoin du soleil de son pays et d'un peu de bonheur pour la réchauffer ; mais le rayon de soleil et le rayon de bonheur lui manquaient à la fois. Elle fut longtemps sans s'apercevoir de son danger, parce qu'elle ne pensait pas à elle-même ; mais quand il ne fut plus possible qu'elle quittât son fauteuil, il fallut bien comprendre ! Je n'oserais pas vous peindre les angoisses de cette femme à la pensée de laisser William sans appui, sans amis, sans protecteur, de le laisser perdu au milieu des indifférents, lui qu'il fallait aimer et conduire par la main comme un enfant. Oh ! comme elle essaya de vivre ! Avec quelle avidité elle se jetait sur les boissons que je lui préparais ! Que de fois elle voulut croire à sa guérison ! Mais la maladie marchait. Alors elle retint plus souvent William à la maison ; elle ne voulait plus cesser de le voir.

— Reste avec moi, disait-elle, et William, toujours content auprès de sa mère, s'asseyait à ses pieds. Elle le regardait longtemps, jusqu'à ce qu'un torrent de larmes l'empêchât de distinguer la douce figure de son enfant ; alors elle l'appelait plus près d'elle encore, le pressait sur son cœur, et, dans une espèce de délire :

— Oh ! si mon âme qui va se séparer de mon corps pouvait, s'écria-t-elle, devenir l'âme de mon enfant, que je serais heureuse de mourir !

Eva ne pouvait pas en arriver à désespérer tout-à-fait de la miséricorde divine, et quand

toutes chances humaines disparaissaient, ce cœur plein d'amour avait de doux rêves dont il se refaisait des espérances ! Mais qu'il était triste, hélas ! de voir cette pauvre mère mourir lentement sous les yeux de son fils, d'un fils qui ne comprenait pas et qui lui souriait quand elle l'embrassait !

— Il ne me regrettera pas, disait-elle, il ne me pleurera pas, il ne se souviendra pas !...

Et puis, elle demeurait immobile, dans une muette contemplation de son enfant ; sa main alors parfois cherchait la mienne :

— Vous l'aimez, ami docteur ? murmurait-elle.

— Je ne le quitterai pas, lui disais-je, tant qu'il n'aura pas de meilleurs amis que moi.

Dieu dans le ciel et le pauvre médecin du village sur la terre, voilà les protecteurs auxquels elle confiait son fils.

La foi est une grande chose !... Cette femme veuve, déshéritée, mourante, auprès d'un enfant sans intelligence, n'avait pas encore un de ces désespoirs sans issues qui font qu'on meurt en blasphémant. Un ami invisible était près d'elle ; elle semblait s'appuyer sur lui, et parfois prêter l'oreille à de saintes paroles qu'elle seule entendait.

Un matin, elle m'envoya chercher de bonne heure ; elle n'avait pu quitter son lit, et de sa main amaigrie, elle me montra une feuille de papier sur laquelle quelques lignes étaient tracées.

— Ami docteur, me dit-elle, de sa voix la plus douce, je n'ai pas la force de continuer, achevez cette lettre.

Je lus ce qui suit :

"Milord, c'est la dernière fois que je vous écris. Tandis que la santé est rendue à votre vieillesse, moi je souffre et je suis prête à mourir. Je laisse sans protecteur votre petit fils William Kysington. Milord, cette dernière lettre est pour le rappeler à votre souvenir ; je demande le moins pour lui votre fortune qu'une place dans votre cœur. De toutes les choses de la vie il n'a compris qu'une seule chose, l'amour de sa mère. Voilà qu'il me le faut quitter pour toujours ! Aimez-le, Milord : il ne comprend que l'affection !"

Elle n'avait pu achever ; j'ajoutai :

"Lady William Kysington a peu de jours à vivre : quels sont les ordres de lord James Kysington à l'égard de l'enfant qui porte son nom ?

Le docteur BARNABÉ."

Cette lettre fut envoyée à Londres, et nous attenâmes. Eva ne quitta plus son lit ; William assis près d'elle, tenait tout le long du jour, sa main dans les siennes ; sa mère essayait tristement de lui sourire ; moi de l'autre côté du lit, je préparais les potions qui pouvaient adoucir le mal.

Elle recommença à parler de son fils, comme ne désespérant plus qu'après sa mort quelques mots dits par elle reviennent à sa mémoire ; elle donna à cet enfant tous les conseils, toutes les instructions qu'elle eût donné à un être éclairé ; puis elle se retournait vers moi.

Qui sait, docteur disait-elle, peut-être qu'un jour il retrouvera mes paroles au fond de son cœur !

Quelques semaines s'écoulèrent encore. La mort approchait, et, quelque soumise que fut l'âme chrétienne d'Eva, ce moment ramenait l'angoisse de la séparation et la terreur solennelle de l'avenir. Le curé du village vint la voir, et, quand il la quitta, je m'approchai de lui, je pris sa main :

— Vous priez pour elle, lui dis-je.

— Je lui ai demandé de prier pour moi, répondit-il.

C'était le dernier jour d'Eva Meredith. Le soleil était couché ; la fenêtre près de laquelle elle s'était si longtemps assise était ouverte ; elle pouvait voir de loin ce pays qu'elle avait aimé. Elle tenait son fils dans ses bras, et baisait son front, ses cheveux en pleurant tristement :

— Pauvre enfant ! que deviendras-tu ! Oh ! disait-elle avec amour, écoute-moi, William : je me meurs ! ton père est mort aussi ! te voilà seul ! Il faut prier le seigneur ; je te donne à celui qui veille sur le passereau solitaire sur les toits : il veillera sur l'orphelin. Cher enfant, regarde-moi, écoute-moi ! Tâche de comprendre que je meurs, afin de te souvenir un jour de moi !

Et la pauvre mère, perdant la force de parler, gardait encore celle d'embrasser son enfant.

En ce moment, un bruit inusité frappa mes oreilles. Les roues d'une voiture faisaient crier le sable des allées du jardin. Je courus vers le perron. Lord J. Kysington et lady Mary entraient dans la maison.

— J'ai reçu votre lettre, me dit lord J. Kysington ; j'étais au moment de partir pour l'Italie ; cela m'éloignait peu de ma route de venir moi-même régler le sort de William Meredith : me voici. Lady William ?...

— Lady William Kysington vit encore, milord, lui répondis-je.

Ce fut avec un sentiment pénible que je vis entrer dans la chambre d'Eva cet homme calme, froid, austère, suivi de cette femme orgueilleuse qui venait être témoin d'un événement heureux pour elle : la mort de son ancienne rivale. Ils pénétrèrent dans cette petite chambre, si simple, modeste, si différente des beaux appartements de l'hôtel de Montpellier. Ils s'approchèrent de ce lit sous les rideaux blancs duquel Eva, pâle et belle encore, tenait son fils appuyé sur son cœur. Ils se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche de ce lit de douleur, et ne trouvèrent pas une parole affectueuse pour consoler ce

pauvre femme dont le regard se levait vers eux.